

Une petite infirmité

Adriana Langer

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61817ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langer, A. (2010). Une petite infirmité. *Moebius*, (127), 121–130.

ADRIANA LANGER

Une petite infirmité

— C'est la première fois que je vous vois, Madame, n'est-ce pas ?

Je peux interpréter sa question de différentes manières. Sa mémoire est défaillante. Il teste la mienne. Il ne sait comment entamer notre entretien. Il répète cette question plusieurs fois par jour et ne veut pas froisser ses habitudes. Mais ce n'est pas à moi d'analyser cette fois-ci.

— Je pense bien, Docteur. Enfin, je veux dire : oui, c'est la première fois que je viens.

Il prend un carton à rabats, un stylo plume laqué noir et argent – il travaille à l'ancienne, donc –, note quelque chose, puis, posant son stylo, me regarde.

À moi de parler, si je comprends bien, et il n'a pas l'intention de me le dire. Que de codes ! Et si, comme lui, je restais silencieuse et le regardais, qui craquerait le premier ? Mais bon, je ne suis pas là pour jouer. J'ai mis du temps à décider de venir, ce que j'ai à dire n'est pas si facile, j'ai peur de me ridiculiser. Soudain, l'avalanche des arguments *contre* cette visite m'assaille. Mais on ne me la fait pas, c'est au moins la dixième fois, je ne vais pas me laisser impressionner.

— Docteur, je viens vous voir pour un petit problème.

J'hésite, ne sachant comment le formuler. Je me rends compte que j'ai longuement soupesé le pour et le contre de cette visite, mais pas une fois je n'ai essayé de mettre en paroles, au moins pour moi-même, ce que j'aurais à exposer ! Petite panique intérieure. Oh là, il m'observe, on dirait que je commence à l'intéresser maintenant qu'il flaire une faiblesse. Ses yeux se sentent soudain à l'aise, comme ceux d'un chat dans l'obscurité – c'est là son milieu, là qu'il

excelle. Là où les autres commencent à tâtonner, égarés, sa vision à lui se fait plus aiguë, ses paupières se resserrent et les pupilles, dilatées, scintillent dans le noir, cependant qu'il contemple, attentif, aux aguets, sûr de lui, sa proie.

— Je vous écoute, énonce-t-il lentement, avec une certaine gravité, et ses doigts se dirigent machinalement, mais avec grâce et distinction, vers le beau stylo.

— Et bien... voilà.

Je replonge dans le silence. Ça a l'air si ridicule. Il ne s'impatiente pas encore, mais je sais, ça ne saurait tarder. Ces choses-là je les sais avant qu'elles ne surviennent. Je suis un peu chat, moi aussi, à ma manière, mais seulement au début, presque immédiatement je subis une transformation qui ferait honte à cette espèce, et pourtant je n'y peux rien, et ça arrive plusieurs fois par jour. C'est pour ça que je suis venue. Allez, ce n'est pas le moment de tergiverser.

— Et bien voilà. J'observe constamment ce qui se passe autour de moi, je suis attentive à tout (trop sûrement, mais je n'y peux rien). Je sens et devine beaucoup de choses sur les gens que je vois. Mais au lieu de profiter de cette capacité, de ce don (parce que c'en est un, j'en suis sûre), au lieu de l'utiliser à mon avantage, ça devient immédiatement de l'empathie. Je me mets à la place des gens, dont les pensées, les sentiments, les difficultés me sont en quelque sorte familiers, que je comprends d'instinct, et je veux leur éviter tout désagrément. Par désagrément je veux dire malheur, bien sûr, mais ça peut être tout aussi bien un rhume, un courant d'air, la contrariété d'un bus qu'on risque de rater, ou quelque chose d'encore plus infime. Ça me pousse à rendre des services souvent non demandés, voire inutiles, et au pire néfastes. Le tout avec le désir, si possible d'aider, mais au moins de soulager un malaise ou une gêne, même les plus minimes. C'est tout à fait ridicule. Je suis désolée de vous importuner pour ça.

Ouf, voilà qui est fait. J'ai craché le morceau, comme on dit, à lui de se débrouiller maintenant. Je ne sais si cet entretien servira à quelque chose, mais je me sens déjà plus légère, ce n'est pas si désagréable...

Quand j'avais commencé à parler, ses doigts avaient résolument pris possession du stylo, mais ils ont vite interrompu leur course, restant en l'air, visiblement déçus. Ils

n'allaient tout de même pas noter des choses pareilles. Ça aurait l'air de quoi, au début d'une fiche d'un psychiatre de renom « Madame... vient consulter pour gentillesse excessive ». *Votre réputation est tombée bien bas, cher ami*, se moqueraient ses confrères. Ça y est, il commence à être de mauvaise humeur, je ne voulais certainement pas ça.

— Madame (comme s'il parlait à un enfant, juste avant de lever le ton – les adultes ont de ces automatisés!), vous comprenez bien que ce n'est pas là un motif de consultation.

Un silence gêné s'instaure entre nous. Si j'avais eu à organiser les études de médecine, j'aurais créé une matière obligatoire qui se serait intitulée *De l'art d'être patient avec les patients*. Et ce n'est pas une boutade, les patients le sont presque toujours – par définition et par nécessité –, les médecins rarement. Pourtant il s'agit d'un apprentissage, comme pour tout. Mais il ne m'a pas été donné d'être doyenne d'une faculté de médecine. Pas dans cette vie-ci en tout cas.

— Je craignais que vous ne me disiez ça, mais je vous assure que j'ai beaucoup réfléchi avant de venir vous voir, et que c'est, *vraiment*, un problème.

S'adossant à son fauteuil, il me regarde, mi-amusé, mi-curieux. Il réfléchit, et visiblement se ravise. Voilà tout de même un sujet qui sort de l'ordinaire pour quelqu'un qui est habitué à écouter toute la journée des discours délirants ou pervers, toutes sortes de phobies, d'angoisses, un sujet qui, en plus, est plutôt délassant. Après tout, personne n'ira jamais l'attaquer en justice. On n'a jamais entendu parler d'une personne qui se serait suicidée par excès de gentillesse.

— Donnez-moi quelques exemples concrets, que je puisse mieux comprendre. Et, enfin, le stylo daigne se laisser manipuler.

— Et bien, par exemple, dans la rue. Je vais prendre le métro en rentrant du travail, en fin d'après-midi, je suis fatiguée, il fait noir, je me demande ce que je pourrai bien préparer pour dîner. Bref, une situation très banale, et qui ne prédispose nullement à l'altruisme, vous êtes d'accord avec moi. (Je me contente d'un acquiescement de tête de sa part, et reprends mon récit.) Je vois un couple de

Japonais qui a l'air perdu, ils regardent les noms des rues. Ils ne demandent rien à personne – avec moi c'est toujours comme ça, j'interviens *avant* qu'on ne me demande quoi que ce soit, j'anticipe des besoins, sans pouvoir m'en empêcher –, je m'arrête, je sors mon plan, regarde quel est le meilleur chemin pour leur destination (pas forcément le plus court, mais le plus simple, celui qu'ils pourront suivre sans se perdre), je les accompagne parfois un peu pour être sûre qu'ils ne se trompent pas de direction. Et ce n'est pas toujours par rapport à des touristes, si je vois quelqu'un qui cherche son chemin – même sur le trottoir opposé! –, j'ai tendance à faire de même. Parfois je dois me faire violence pour éviter d'aborder ainsi quelqu'un qui pourrait mal interpréter mon attitude. C'est d'ailleurs pour cette unique raison que je sors toujours avec un plan de Paris, même si ça encombre mon sac, qui est pourtant déjà lourd.

Un autre exemple, je suis dans le métro, et la personne en face de moi a l'air abattu. J'imagine, en l'observant, les chagrins, les tracas, les soucis qu'elle peut avoir. Je vais remarquer que les manches de son pull sont usées, si c'est un homme qu'il s'est coupé en se rasant, qu'il a mal attaché sa cravate, si c'est une femme qu'elle était trop fatiguée ou démoralisée pour figoler son maquillage ce matin. Ce voisin on ne peut plus passer (c'est le cas de le dire), mais voisin quand même, est peut-être seul, n'a pas envie de rentrer à la maison. Je brode en partie, mais je vous assure que je vois et surtout que je sens des choses – qui ne me concernent pas, je vous l'accorde. Mais que faire? Je m'imbibe tant de cette personne, de sa tristesse (imaginaire peut-être, j'en conviens), que j'aimerais la consoler, l'égayer. Si on est dans le métro aérien je voudrais qu'elle lève la tête, au lieu de la tenir constamment penchée, qu'elle regarde le ciel, les lumières, les arbres, les gens aux fenêtres, j'aimerais discuter avec elle, la faire rire si possible. En général je me retiens, bien sûr – surtout s'il s'agit d'un homme qui croirait inévitablement à des avances – et je me limite à un sourire en me levant. C'est frustrant, je vous assure. Mais ce n'est pas la frustration qui me pose problème, ce n'est pas bien grave, évidemment! J'ai l'impression de ne pas avoir fait ce que j'aurais pu faire, et qui aurait pu avoir,

non un réel impact sur les difficultés de vie de telle ou telle personne, mais juste un petit soulagement, un petit bien-être très passager, je ne me fais pas d'illusions non plus.

Si je suis dans un magasin, j'essaie toujours d'avoir de la monnaie pour payer, ça arrange le vendeur, et les gens dans la queue derrière n'ont pas le temps de s'impatienter. A fortiori dans une boulangerie, où les vendeuses sont terriblement débordées. Si je n'en ai pas, je suis vraiment gênée et me confonds en excuses. Vous voyez, ce sont des faits minuscules. Si la vieille dame devant moi ou le petit garçon derrière manque de quelques centimes, je complète spontanément, et avec soulagement, et ce n'est pas pour le remerciement, ou si peu. Ne croyez pas que je m'en aille contente et comblée. En général j'essaie de ne regarder personne et m'en vais vite. Je ne suis pas particulièrement fière de moi. La preuve, je viens vous voir, c'est clairement un défaut de ma constitution.

Cette dernière expression le fait sourire, mais il ne parle pas, il m'encourage du regard à continuer.

— Vous savez, j'ai tout essayé, je crois. J'ai analysé mille fois ces sentiments, cherché, débusqué et acculé tout ce qui peut s'y trouver de négatif, comme l'orgueil. Mais je vous assure, cet élan ne se réduit pas à ça, je le sais, sinon j'attendrais – exigerais –, aurais besoin d'un remerciement en retour de mes services.

Pourtant, si j'ouvre la fenêtre à une mouche qui depuis plusieurs minutes se cogne contre la vitre avec un entêtement pitoyable, et que celle-ci peut enfin s'échapper, je ressens un réel soulagement, un bien-être immédiat. Ça nous arrive souvent, à nous aussi, de mille manières, d'être prisonniers sans comprendre comment on l'est – et donc, comment se défaire d'un obstacle qu'on constate sans pouvoir le reconnaître. Vous voyez, dans ce cas il n'y a pas de remerciement, la mouche ne se retourne pas pour voir d'où est venue cette aide inopinée. Je ressens, *moi-même*, son envol.

C'est plus fort que moi, de vouloir aller à l'avant du moindre souci qui pourrait survenir, de me rappeler à quel point même une infime contrariété est désagréable et de vouloir l'éviter aux autres. J'évite de marcher trop lentement sur le trottoir, et si je n'ai pas le choix, je laisse

toujours de la place à ma gauche pour que les gens derrière moi puissent passer. En voiture, mille exemples, laisser passer une voiture qui n'a pas la priorité mais qui bloque et agace une file de voitures derrière, laisser passer un piéton au milieu de la rue, surtout si le passage piéton est un peu éloigné, ou s'il pleut, tout en gardant en mémoire qu'il y a d'autres piétons et d'autres voitures tout autour, et qu'il faut un certain équilibre. Équilibre introuvable, d'ailleurs, la plupart du temps. Faites plaisir à un piéton, vous faites déplaisir aux voitures qui sont derrière, et peut-être même, pour un petit bien-être, un petit plaisir passager (pour le piéton, pour moi), je le mets, en fait, à plus long terme, en danger, vu que mon attitude l'encourage à traverser là où il ne doit pas le faire.

Autre cas de figure, je suis dans un petit magasin, deux femmes discutent entre elles, on entend presque tout, forcément. Elles cherchent le nom d'une capitale, je le connais. Je voudrais le leur dire, puis je pense « peut-être je gênerais leur plaisir de chercher, de voir qui le trouvera en premier ou qui se trompera, elles ont envie de rire, tout simplement ». Et je ne dis rien. Mais si elles en avaient vraiment besoin, de ce nom ?

— Que faites-vous dans ce cas, alors ?

— Ça dépend, j'hésite. Si j'ai l'impression que ce nom, elles en ont vraiment besoin, je prends le risque de me faire rejeter, je leur dis le nom et je quitte vite le magasin. Si, finalement, je crains de les gêner en m'immisçant dans leur discussion, je m'en vais, non sans doutes et regrets. Dans un sens comme dans l'autre, je n'en sors pas gagnante. Et je n'en tire aucune fierté, contrairement à ce qui est écrit dans des traités de psychologie que j'ai pu feuilleter. Même quand j'ai apporté une aide ponctuelle mais réelle – courir après quelqu'un pour lui rendre l'écharpe qu'il a laissée tomber, ou aider une vieille dame à s'y retrouver dans les rayons d'un grand magasin, ou accompagner quelqu'un jusqu'à la bouche du métro la plus proche, etc. – je sais que ce n'est rien, mais rien du tout. Une goutte d'eau : au mieux une goutte d'eau dans l'océan, qui participe donc quand même à un « tout », parfois une goutte d'eau complètement perdue, et je sais qu'il peut même s'agir d'une goutte d'eau dans un torrent de pluie, plus nocive que

bénéfique. Mon attitude est non seulement dérisoire, elle n'est même pas forcément positive, malgré moi. C'est pour ça que j'ai fini par me décider à venir vous voir.

J'ai essayé par moi-même de l'analyser. Ma propension à ce qu'il faut bien appeler de la bienveillance est due au départ à une compréhension des difficultés quotidiennes d'un chacun, bien sûr, mais ça n'expliquerait pas grand-chose. C'est aussi, *surtout* je dirais, un excès de mémoire et d'imagination qui fait que je visualise facilement tous les tracas qu'on peut avoir, des plus infimes aux plus graves. Ça entraîne une réelle empathie de ma part, qui fait que je me sens proche des gens, je me mets facilement à leur place et veux leur bien-être. Un bien-être qui, par définition (je suis à leur place!), se confond avec le mien : ce n'est pas *uniquement* pour moi comme le voudraient beaucoup de psychanalystes, pas non plus *uniquement* pour les autres dans un désintéressement total, comme le voudrait une morale idéale et impossible, à mon avis.

Le problème – je m'en rends compte parfois, tout de même – est que mon attitude n'est pas universelle, c'est le moins qu'on puisse dire. Une certaine malveillance des gens est même assez fréquente. Du coup, mon penchant devient de l'aveuglement, de la non-intelligence, et même de l'inconscience. Quelqu'un qui souffre (d'une manière ou d'une autre) n'est pas pour autant bon. Et pendant que vous ne voyez et ne regardez que l'aspect douloureux de sa personne (ou la gêne, même infime, qu'il subit), vous en oubliez tout le reste. C'est dangereux. J'essaie de me le rappeler, je me force à ressasser toutes les déceptions, les grossièretés, les trahisons que j'ai vues, que j'ai vécues, dans mes moments de lucidité.

— Et alors ?

Le stylo est posé de travers entre sa joue et la paume de sa main, qui soutient sa tête – des yeux vifs, curieux, mais las, et des rides profondes, parfaitement parallèles, tout le long de son front.

— Ça marche un peu, c'est vrai, j'arrive à stopper mes élans beaucoup plus tôt. Mais je rechute vite, si on peut dire ça comme ça. Il suffit d'un regard, ou, pire encore, d'une requête quelconque.

Silence. Son stylo joue un peu dans ses doigts, note quelque chose, s'arrête à nouveau.

— Alors, Docteur, qu'est-ce que vous en pensez maintenant ?

— Chère Madame, je pense exactement la même chose qu'il y a – il regarde très vite, avec une discrétion professionnelle, l'horloge idéalement placée sur le mur devant lui et derrière moi, à hauteur de sa tête. Il résume sa phrase « qu'il y a une demi-heure : ce n'est pas un motif de consultation ».

Puis, prenant un ton plus professoral :

— C'est pathologique, si on veut, d'un certain point de vue, et je le classerais volontiers dans le cadre des troubles obsessionnels mineurs. Mais nous – la psychiatrie, je veux dire – ne pouvons rien pour vous, sauf éventuellement vous aider dans l'analyse de ce que vous croyez naïvement (quoi que vous prétendiez) être de la gentillesse. Je peux vous recommander à ce sujet quelques livres, si vous le souhaitez.

Il réfléchit et note deux titres sur un papier qu'il me tend. Je prends le papier, le lis, le range dans mon sac et remercie le médecin. Évidemment je les ai déjà lus, évidemment je ne le lui dis pas.

— Mais, Madame, croyez-moi, cette naïveté refoulée reparaitra ailleurs. Mieux vaut repartir chez vous et vivre avec cette petite infirmité, si tant est que c'en soit une, finit-il avec un sourire.

— D'accord, je comprends, merci beaucoup. Je crois bien que vous avez raison. Je vous dois combien ?

— Cinquante euros.

La consultation a duré près de quarante minutes, après les charges il lui restera à peine la moitié de ces cinquante euros. Ce n'est pas beaucoup, après dix années d'études. Il passe une grande partie de ses journées dans ce petit bureau mal aéré, décoré de deux reproductions tristes avec des couleurs délavées. Sûrement les murs n'ont pas été repeints depuis des années. Il est visiblement fatigué et près de la retraite. La salle d'attente est comble, il lui faut encore absorber tant de paroles confuses, de gens égarés, de malheurs et de situations sans espoir et sans solution. Et il devra tout supporter, pas forcément en souriant, mais supporter, oui.

Elle voudrait tant... mais quoi, quoi donc ?

Elle fouille dans son sac pour attraper le chéquier, quand elle se ravise et prend le portefeuille, en sort un billet de cinquante euros qu'elle lui tend. Après lui avoir serré la main et l'avoir remercié à nouveau, elle s'en va.

Ça l'arrangera peut-être, les espèces.

